

## Ce qui passe entre les générations

Marie Selin

### Entre mère et fille : grammaire du silence, accord de corps à corps \*

Si Freud déclarait « *pater semper incertus est, mater certissima* <sup>1</sup> », la clinique nous enseigne que cela ne lève cependant pas toutes les angoisses du sujet quant à la mère. En effet, qu'il n'y ait pas de doute sur la mère ne protège pas de l'angoisse de la perdre, de la perdre en corps, de perdre ce corps sur lequel le sujet prend appui pour s'ériger dans le monde. Cette angoisse de la perte m'a semblé vive chez les petites filles et particulièrement ravivée chez les jeunes femmes en devenant qu'il m'est donné d'entendre.

Mina a neuf ans, sa mère l'amène consulter car chaque nuit elle se réveille en pleurs pour la rejoindre dans le lit. Quand je lui demande ce qui l'y conduit, elle me répond : « J'ai peur qu'elle meure ou qu'on l'enlève », ses mots manifestant l'angoisse que la mère lui soit soustraite.

Zoé a 18 ans, elle cherche toujours à en découdre avec sa mère, la bousculant avec des propos violents et parfois même physiquement avec des scènes de « corps à corps ». Pourtant, elle s'effondre un jour en me disant : « Je l'aime tellement, je l'admire tant que je la déteste et je voudrais qu'elle soit morte. » *Hainamoration* donc, pas sans la haine, pas sans l'amour non plus. Il s'agit bien pour elle d'en découdre, c'est-à-dire de défaire ce qui semble cousu ensemble en enlevant peu à peu les fils qui attachent les différentes parties, elle et sa mère. Serait-ce la seule condition possible pour la femme en elle à advenir ? Cela se passe en effet au moment où elle est appelée à assumer la rencontre avec l'Autre sexué, dans cette période délicate de l'adolescence où se pose la question de ce qui passe et de ce qui peut se réinventer d'une génération à l'autre.

Leïla, 16 ans, n'a aucun grief envers sa mère, elle aussi avait peur, petite, que sa mère disparaisse, de la perdre, et pour tenter de s'en départir elle met le corps en jeu dans des rencontres anonymes avec de jeunes hommes rencontrés *via* des applications, ce qui n'est pas sans un certain

danger. Est-ce le prix à payer pour quitter le lieu de la mère et, dans une quête erratique, tenter de répondre à ce qu'est une femme ?

Amina, 52 ans, me dit, alors que sa mère est mourante : « Ma mère quand j'étais petite, je ne pouvais pas m'en passer... je ne me nourrissais pas, ma mère c'était mon intraveineuse. »

Mina, Zoé, Leïla, Amina et bien d'autres manifestent cette dimension très présente du « corps à corps avec la mère ». Elles « kiffent <sup>2</sup> » leur mère, comme peuvent dire certaines d'entre elles, et si pour chacune la question se décline différemment, se retrouve toujours la même angoisse : perdre la mère, pas seulement la mère comme objet d'amour mais la mère comme corps aussi.

Elles traduisent la difficulté dans l'enfance, à l'adolescence et parfois bien plus tard, à démêler ce lien inscrit dans la chair même, depuis cette continuité du cordon ombilical, lien organique substantiel nécessaire à la vie, attache viscérale à cet Autre comme corps. Elles ont, pour le dire vite, du mal à couper le cordon, autrement dit la mère réelle, celle sur qui on se branche, ne s'efface pas si aisément, surtout quand elles la voudraient toute à soi.

Souvenons-nous, Lacan nous le dit : « L'Autre, à la fin des fins, vous n'avez pas encore deviné, c'est le corps. [...] C'est d'abord le corps, c'est notre présence de corps animal qui est le premier lieu où mettre des inscriptions. [...] Le corps est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque <sup>3</sup> », mais cela ne va pas sans la marque du corps de l'Autre, la marque apposée par l'autre.

Dans son texte de 1931, « Sur la sexualité féminine », Freud affirmait qu'il fallait « admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère <sup>4</sup> », et, en 1932, il termine son propos sur la féminité en nous invitant à nous tourner du côté des poètes pour tenter d'en savoir plus sur la féminité et ses destins possibles.

C'est à ce point que je trouve pour mon bonheur deux petits livres de Jeanne Benameur, deux petits livres qu'on lit comme on traverse un paysage nimbé d'un soleil timide après la pluie. Ces deux textes, *Laver les ombres* <sup>5</sup> et *Les Demeurées* <sup>6</sup>, m'ont permis un pas de côté, lire les choses à l'envers pour tenter d'interroger ce qui passe de mère à fille, en silence, sous silence, dans le silence.

*Les Demeurées*, c'est l'histoire d'une mère considérée comme l'idiote du village, qui vit à la lisière du bourg, un peu en dehors du monde. Les demeures n'habitent pas vraiment le monde, elles ont pour demeure l'une,

l'autre. La Varienne est la mère, qu'on pourrait équivoquer avec la vaut rien, mais pour Luce, la petite, elle est tout.

Luce se loge dans les gestes mesurés, les silences profonds de la Varienne, dans cette maison qui est l'espace clos où elles sont l'une et l'autre soudées au rythme des journées lentes, leurs vies entremêlées. Pour la Varienne, Luce est le monde. Rien ne peut les séparer, bouts de corps accolés, Luce refuse tout savoir qui serait déloyauté, infidélité à la Varienne analphabète aux pommettes trop hautes, aux gestes frustes, « non, elle n'apprendra rien. Rien et rien, elle restera toujours avec sa Varienne <sup>7</sup> ».

Mais l'école est obligatoire et mademoiselle Solange va venir faire intrusion en voulant à tout prix enseigner à Luce. Ce qui fait déchirure, tremblement de terre pour Luce, c'est cette inscription par mademoiselle Solange du nom du père au tableau. Père inconnu qui a laissé son nom, le nom d'un désir ignoré à lui-même, nom qui d'être inscrit au tableau noir va faire coupure pour Luce, la plongeant dans des abîmes d'une fièvre sismique pendant de longs jours.

Luce revient à la vie dans le cri de la Varienne qui ne dit jamais rien, elle l'appelle et, puisqu'elle ne sait pas embrasser, la Varienne, « elle pose son front contre celui de la petite et appuie si fort qu'elle finit par ne plus rien sentir <sup>8</sup> », l'une et l'autre rassemblées dans ce serrement. Luce revient à la vie contre le corps silencieux de sa mère traversé par ce cri qui porte un mot unique : Luce.

Dans *Laver les ombres*, Jeanne Benameur enlace la vie de Léa-la fille et de Romilda-la mère, le roman se tisse dans la trame du temps entre Léa femme au présent et la vie de jeune femme de Romilda dans un passé plus lointain. Léa est cette jeune femme qui danse pour « inscrire un mouvement dans le rien <sup>9</sup> », pour dompter les ombres et apprivoiser « cette impression de vivre avec des éclats de bombe sous la peau <sup>10</sup> », cette peur qu'elle n'a jamais su nommer.

Léa est adossée à cette absence, ce silence au cœur de la mère, cette mère plongée en elle-même dans ces temps lointains et obscurs de la guerre où, à Naples, elle n'était qu'une putain, la putain de celui qui deviendra son père à elle, Léa. Prise dans une solitude profonde, une jouissance interdite, un silence de honte à crever le ciel, Romilda pas toute mère se fait Autre pour Léa.

Pourtant, Léa comme Luce apprennent le corps en s'appuyant sur le corps de la mère, « c'est là, dit Léa, que tout a commencé <sup>11</sup> ». C'est avec le corps de la mère qu'elle a commencé à aimer le corps humain... un corps qui laisse passer bien des choses à son insu, à leur insu, à demi-mot... corps

parlant en silence. Sa mère « l'a éduquée par vibrations <sup>12</sup> », dit-elle, sans paroles liées si fort, vibrations de *lalangue* avec ses effets de cristal et ses effets d'affects... « Une énonciation du sang ça existe <sup>13</sup> ? », se demande Léa, une énonciation qui laisse passer la douleur d'être femme, la douleur d'amour, douleur indicible.

Léa s'exerce à mettre le corps en mouvement pour oublier cette peur chevillée au corps, cette peur qui la tenaille quand sa mère veut la voir, lui parler enfin par une longue nuit de tempête qui deviendra nuit d'aveux. Et, si Romilda pendant toutes ces années s'avance meurtrie de honte jusqu'à cette nuit où elle lève le voile sur son histoire, Léa se dit en l'écoutant qu'« elle n'aura plus jamais assez de toute sa vie pour l'aimer <sup>14</sup> », qu'« il faudrait avaler le corps de la mère, le dévorer. L'aimer complètement, dans son ventre à elle, protéger, inverser les matrices <sup>15</sup> ».

Entre mère et fille une part d'intraduisible.... Non, il y a des choses que Romilda ne dira pas, Léa devra s'en débrouiller, de cette part manquante... Il y a des territoires résolument clos, constituant des non-lieux d'une jouissance hors sens énigmatique à elle-même, à Romilda la femme dans la mère, et aussi à la petite fille dans la mère, celle que sa mère désignait comme « la spina nell'occhi <sup>16</sup> », l'épine dans les yeux.

La femme dans la mère ne peut se dire toute, la féminité ne se transmet pas, cela tient à l'être de jouissance, l'être femme ne s'hérite pas, toujours ailleurs radicalement Autre, *hétéros*, voilà ce dont témoignent les personnages féminins de Jeanne Benameur.

Si l'exil est une question qui traverse l'œuvre de Jeanne Benameur, l'exil premier est celui qui consiste à quitter la mère, cet Autre préhistorique, inoubliable, dont le désir demeure cet x énigmatique.

Les personnages féminins de Benameur sont des femmes toujours un peu égarées, des femmes qui chuchotent : « L'enfance de nos mères est une terre sans aveu nous y marchons pieds nus. Empesés, silencieux nous entrons dans la géographie absente <sup>17</sup> [...]. » Ainsi, absence et silence sont une part de la mère, toujours là et toujours ailleurs dans son être femme, sa jouissance indicible et divisible...

Si les jeunes adolescentes que je rencontre sont captivées par leur mère, redoutant sa disparition, son absence en corps avec les ressacs de la perte d'amour, les personnages de Jeanne Benameur composent à leur façon singulière avec l'absence et le silence des mères, ce qui en elles reste irrémédiablement voilé, cette géographie absente, non-lieu où peuvent se rencontrer et se disjoindre fille et mère à leur insu, en silence d'ombres.

En effet, l'angoisse de perte d'amour est ce qui domine chez les filles, au-delà de l'angoisse de castration... ce qui implique que le réel du sexe constitue un nœud de jouissance qui n'est pas sans effet sur ce qui passe entre la mère et l'enfant, entre mère et fille, entre mère et fils.

Et, pour ces adolescentes névrosées, bien souvent en mal de père, en demande d'amour et de supplément d'être adressée à la mère qui viendrait leur indiquer comment faire avec leur corps de femme, l'enjeu sera-t-il de renoncer à avoir la mère toute, toute en-corps, toute à elle comme objet d'amour pour se faire à leur tour femme... femme à nulle autre pareille, mère pas-toute... mais comment ?

Il s'agira alors pour ces jeunes filles de trouver les chemins singuliers pour renoncer au culte de la divinité maternelle telle la Diane d'Éphèse<sup>18</sup>...

Passer du rêve d'avoir quelqu'un tout à soi à être l'objet cause d'un désir, renoncer à cette garantie de l'amour pour éprouver les paradoxes du désir...

---

\*↑ *Ouverture(s)*, soirée préparatoire à la 2<sup>e</sup> Convention européenne de l'EPFCL des 10 et 11 juillet 2021 à Rome, sur le thème « Ce qui passe entre les générations », proposée par les délégués IF du pôle 14, le 11 avril 2021.

- 1.↑ S. Freud, « Le roman familial du névrosé », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 159.
- 2.↑ Kiffer vient de l'arabe *kif* signifiant haschisch. Kiff, avec le temps, devient synonyme de « plaisir », « le pied ». L'influence de la communauté arabophone sur la langue française a permis au substantif kiff de se diffuser dans les locutions (par exemple : C'est le kiff ; Ce kiff !), et l'influence de la langue française l'a conduit à évoluer en forme verbale en -er, pour devenir aujourd'hui un terme couramment usité par les jeunes. Kiffer signifie apprécier, aimer.
- 3.↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 10 mai 1967.
- 4.↑ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 140.
- 5.↑ J. Benameur, *Laver les ombres*, Arles, Actes Sud, 2008.
- 6.↑ J. Benameur, *Les Demeurées*, Paris, Folio, 2000.
- 7.↑ *Ibid.*, p. 24.
- 8.↑ *Ibid.*, p. 43.
- 9.↑ J. Benameur, *Laver les ombres*, *op. cit.*, p. 9.
- 10.↑ *Ibid.*
- 11.↑ *Ibid.*, p. 20.
- 12.↑ *Ibid.*

13. [↑](#) *Ibid.*, p. 85.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 98.
15. [↑](#) *Ibid.*, p. 89
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 103.
17. [↑](#) J. Benameur, *La Géographie absente*, Paris, Éditions Doucey, collection « Embrasures », 2017, p. 9-11 (en raison d'une mise en page particulière du livre).
18. [↑](#) S. Freud, « Grande est la Diane des Éphésiens », dans *Résultats, idées, problèmes I* (1890-1920), Paris, PUF, 1980, p. 171-175.